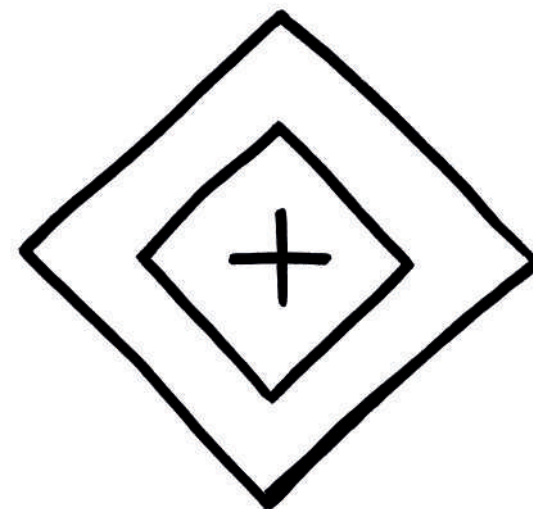


Écrit et réalisé par Lélia Sadaoui
à Angoulême et Tadmait (Kabylie)

Supervisé par Géraldine Longeville
Merci à Alice Roux, Laurent Bourlaud, Anne Balanant, Fatima Sadaoui,
Hannah Bami, Stephen Wright, Audrey Ohlmann, Géraldine Longeville
et Audrey Potrat pour leur aide précieuse.



Bibliographie:

- BILIMOFF Michèle, *Enquête sur les plantes magiques*, Rennes, Editions ouest-france, mars 2016
- BOUMEDIENE Samir, *La colonisation du savoir Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau monde » (1492-1750)*, Gand Belgique, Les éditions des mondes à faire, novembre 2019.
- BARRAU Véronique, *Plantes portes-bonheur*, Toulouse, Plume de carotte, Coll. «Terra curiosa», novembre 2012
- BARRAU Véronique et Ely Richard, *Les plantes des fées et des autres esprits de la nature*, Toulouse, Plume de carotte, Coll. «Terra curiosa», septembre 2014
- FROBENIUS Leo, *Contes kabyles Tome1: Sagesse*, Aix en provence, Edisud, mars 1999
- LAURAIN Hélène, *Partout le feu*, Paris, Verdier, 2022
- YAKOUBEN Mélaz, *Contes berbères de Kabylie et de France*, Paris, Karthala, Coll. «Contes et Légendes», janvier 1997.
- WITTIG Monique, *Les guérillères*, Lonrai Normandie, Minuit double, Coll. «double», juillet 2021
- YACINE Tassadit, *Les kabyles élément pour la compréhension de l'identité berbère en algérie*, Groupement pour les droits des minorités, Janvier1992
- YOUSFI Louisa, *Rester barbare*, Paris, La fabrique éditions, mars 2022

Podcast:

-Ben Ytzhak Lydia et Sczmuc Anna, *De la plante aux médicament*, LSD la série documentaire, France Culture, d'octobre 2017 à février 2020

Webographie:

-Open Edition, Encyclopédie berbère
<https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1443>

Sources orales:

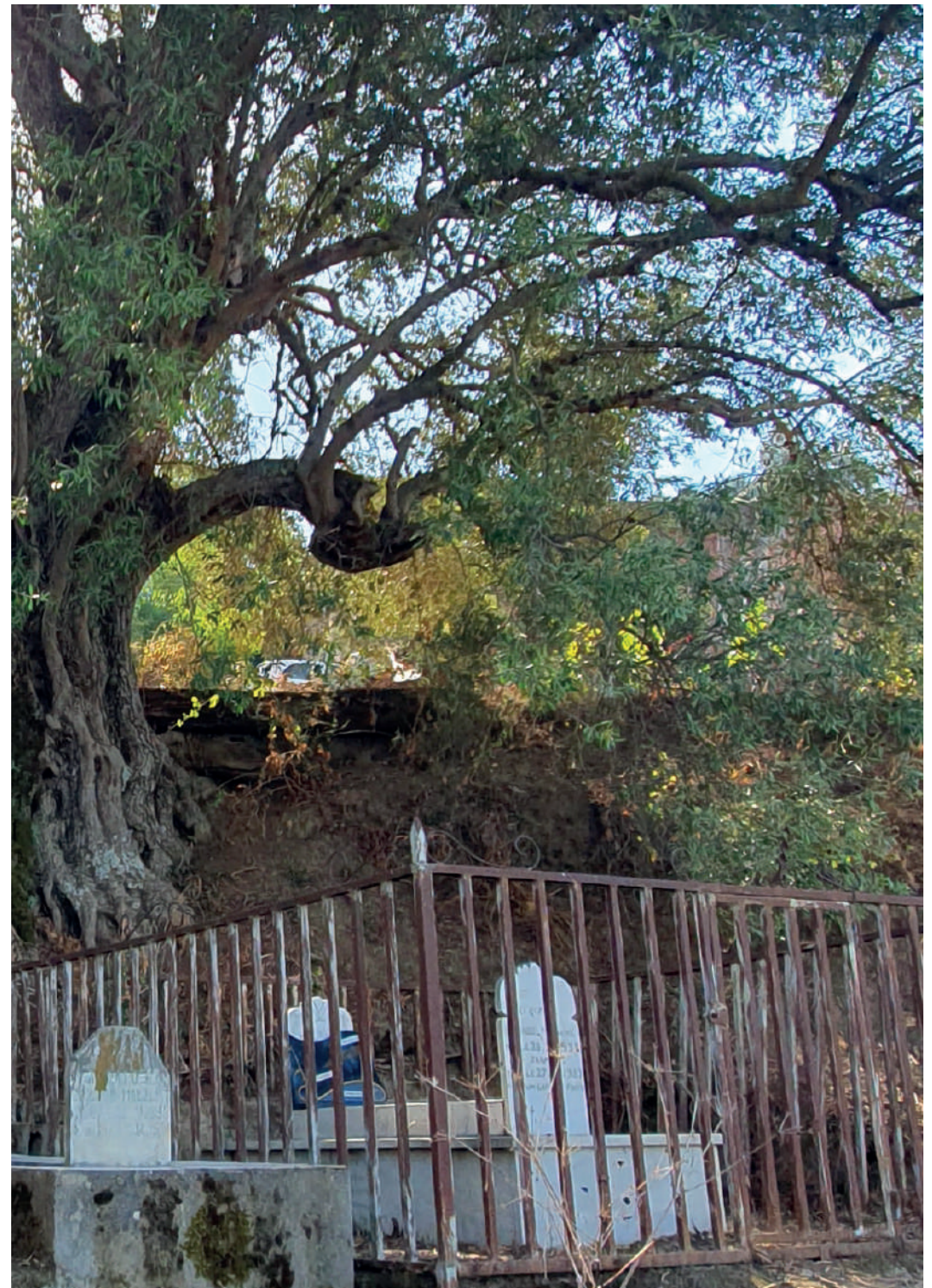
Ce mémoire a également été nourri de contes, de légendes, de témoignages et de savoirs oraux que ma famille m'a transmise lors de mon voyage.



À travers le brouillard des individualités
entre nos bijoux et nos parures de contemplation
pousse un nouveau regard.
Celui-ci ne vient ni de l'argile, ni de la côte d'Adam.
Il pousse entre les failles, à travers le bitume
et dans la bouche de ceux qui crient au changement.
Il crée des cyborgs et peut ressusciter les sorcières.
Nos reflets se construisent
et le miroir se brise pour devenir un jardin
au parfum de révolte.
Que naîtra-t-il de nos nouvelles cultures?
Qui dansera pour faire tomber la pluie?

Sans un mot, elles nous guident.
Sur la coiffe des puissant-es, dans la bouche de la colombe
et au creux de la gorge du premier homme.
Présentes dans nos textes sacrés comme dans le fond d'une peinture.
Très peu d'entre nous entendent leurs voix.
Ces voix si basses, si douces qu'il faudrait se pencher pour l'écouter.
Il vous suffirait de vous agenouiller, mais l'orgueil est trop grand
et l'histoire a des œillères.
Depuis plus de six mille ans
le paysage se remplit de mots, de cris et d'aventures ignorés.
Certain-es d'entre nous ont-ils déjà tendu-e l'oreille?

Sous la plume des croyances et des superstitions
nos danses s'emmêlent et font naître d'autres chants.
Malheur à celui croisant le regard de certaines d'entre elles.
Elles ont déjà blessé, marqué ou tué certain-es d'entre nous.
Alors la faux les dissèque sans remords ni peine.
Le venin est pourtant le meilleur des remèdes.
Petit à petit, les danses se répètent et l'écho s'accroît.
Devenu-e objet d'orgueil, de gourmandise ou de vice
plus personne ne les entend crier.





Guerrières, poisons ou divinités
Les plantes qui nous entourent pourraient défier la foudre
combattre le Malin ou donner la vie.
D'où viennent ces dires ?
Qui en a déjà témoigné-e ?

Du creux de la bouche des plus indiscret.e.s,
les mots se fauillent et se forment en nuage.
Leurs origines sont bien plus lointaines que la naissance du Christ
et berçaient nos pensées bien avant l'existence de la Bible.
Sous la toge des monothéismes suffoquent les croyances d'antan.
Nul ne mérite plus la grâce de Dieu que l'homme
nul autre n'a été modelé à son image.
Alors tout se pliera à ses désirs.

Brûle les paroles, tue les corps, écrase les témoins des autres existences.
L'humain est un animal méprisant
avec sa faux il coupe le bétail aussi efficacement que les champs.
La peur prend la forme du silence puis celle de l'acceptation.
Tout doucement, la mémoire se transforme.
Avec elle, la forêt s'éteint
les plantes se figent et plus personne n'écoute le chant des arbres.

Sans les sorcières, les paroles changent,
les fleurs ne sont que de jolis bijoux
et les herbes subtiles ne sont plus utiles.
Seul le pommier a sa place dans le jardin d'Eden.
Il est à l'origine de la connaissance,
pourtant, tout le monde ignore son nom,
son origine, son histoire.
Peu importe,
il n'est qu'un outil au regard de l'homme.
Un simple paysage.

Piétinant les êtres de nos talons sans faille,
À quoi sers-tu si tu n'es pas à mon service ?
Avec les pas, les chants s'adaptent.
Nuisibles,
Mauvaises herbes,
Sauvages.
Liés à l'orgueil les fils du mépris se délient et s'intensifient.
Seules sont gardées les herbes protectrices et nourricières.

Le millepertuis protège
et la rose s'embellit
mais les futilités dépérissent
sous le poids de l'ingratitude.
Tout le monde veut sa place sur la liste des intouchables,
et le paysage s'agenouille.
Le pissenlit trouve sa place entre le bitume
et les vœux des insouciant·es.

Contes, légendes et récits sacrés
sont l'essence même de nos désinvoltes.
Tout comme le Soleil,
la Terre tourne pour nous
et tout nous appartient.
Surtout la vie.
Bien insignifiante paraît la fougère comparée au reflet du tout puissant.
Alors les engrenages s'accélèrent,
plus personne ne les arrête.

Mais après avoir vu, après avoir compris, où
dois-je poser ma voix, comment dois-je
la partager ? Accepter cette héritage et cultiver
sa mémoire.

Retrouver les histoires d'antan, en écrire de
nouvelles, faire lire aux autres les chemins
parcourus des Amazighs, marquer nos corps
de symboles résuscités, remercier les rochers,
saluer les arbres et danser jusqu'à ce que
tombe la pluie?

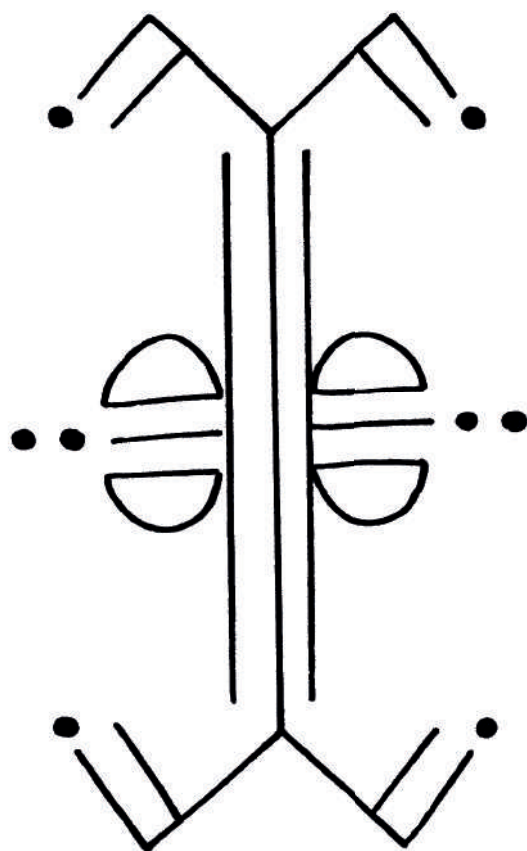
Ma voix je la cherche et l'explore encore,
mais je sais que je ne l'éteindrais plus.

Pourtant,
près de l'Olivier l'histoire s'effrite
et l'écho de mes questions me donne le vertige.
Avec le silence,
le rocher du lion ne se nourrit plus d'offrandes
mais de tristes détritrus.
Ce repère protecteur se transforme
en souvenir d'enfance
et sous les yeux de ma tante
il finit par perdre sa superbe.
Les sages de ma famille accumulent autant
les mythes que les années.
Je sais que bientôt
plus personnes ne pourra me répondre.
Je dois faire vite.

Mais mépriser une existence est mépriser toutes les autres.
Alors le cycle tourne
et peu à peu il touche puis frappe de plein fouet
ton confort si tranquille.

Les fruits ont perdu leurs goûts,
l'eau change de couleur,
et les oiseaux chantent faux.
L'égoïsme est une tumeur et elle avance lentement.
Bientôt, comme les mauvaises herbes,
la faux s'abattra sur ta tête si bien remplie
d'apparences déguisées.
Nul n'échappera au revers de la médaille.
Bientôt, ton trône montrera ses fissures.

Alors fais vite,
écris d'autres histoires,
créé d'autres imaginaires,
invente toi un nouveau regard,
pour te creuser une meilleure tombe.
Enlève ton prisme rempli d'arrogance
et construis d'autres paysages.
En commençant là où tout fini,
le jardin d'Eden.



face aux montagnes, il ne peut nous le dire mais je crois entendre son nom, et au plus près de lui, au plus près de ses racines, mon grand-père. Mon ancêtre, notre pilier perdu. Arrivé·es au pied de l'arbre, ça y est, cette force dont nous avons toustes peur, dont nous avons toustes hâte s'abat sur nous.

Pour la deuxième fois de ma vie, je vois mon père pleurer et j'entrevois la faiblesse de tout être face à l'absence. Nous pleurons toustes.

Celleux qui l'on connu·e, ceux qui on failli le connaître, ceux qui ne le connaîtrons jamais. cette force dépasse les mots, transcende le visible et détruit les barrières. Ici, nos treize existences pleurent sous l'Olivier centenaire.

Doucement, le silence est rompu par ma tante, l'ainée

«Puisque vous ne l'avez pas connu, c'est à nous de vous raconter.»

Alors mon père commence

«Je me souviens de son sourire, de son allure, de ses mains...»

« et de l'Olivier.»

Cet olivier est bien plus qu'un arbre. Plus jeune, mon grand-père venait jouer de la guitare près de son tronc. C'était son ami·e. Cet olivier fait partie de la mémoire de ma famille, c'est le gardien de mes ancêtres et la puissance de notre héritage.

Il est le dernier à prendre ma famille dans les bras.

Arrivée à Alger, l'ambiance a une odeur chaude. Ma grand-mère garde précieusement son alliance qui n'a pas quitté son doigt depuis ses seize ans. Elle n'a aucune égratignure, le temps l'a épargnée. L'air est lourd, le vent est absent et ma famille est presque au complet. Certain-es d'entre nous n'ont pas pu venir. Nous prions pour elleux.

Des autres membres de ma famille, je suis bien différent-e mais dans ce voyage, je comprends que bientôt une force bien plus grande nous liera toustes. Tout le monde le sent. Alors avant le départ, malgré les différences, malgré les mots, malgré les blessures, nous restons soudé-es. Bientôt, nos corps s'ouvriront à une tristesse et à une joie commune. Et pour la première fois, je prendrais mon grand-père dans les bras.

Juste avant de partir, mes tantes se préparent, le chemin sera vêtu de vert, de rose et de noir. Tout le monde redoute tout en ayant hâte.

Je ne suis jamais allé là-bas mais je sais que j'y trouverais les réponses aux questions que je n'ai pas encore posées.

Le temps et les kilomètres défilent, puis tout à coup, nous y sommes. Pour la première fois, je le vois, l'Olivier.

Il est si grand qu'on croirait le voir toucher le soleil, son tronc tortueux s'élance fièrement

L'Eden.

Paradis perdu à cause d'une déchirure.

La déchirure de la conscience, la déchirure de l'humilité, la déchirure du fruit défendu sous les dents de la première femme. Figuier, pommier ou olivier, peu importe. L'être qui fait don de la conscience et du libre arbitre est un végétal. Ici est cueilli-e, croqué-e, mâché-e, ingéré-e et digéré-e par l'être humain et lui donne un nouveau regard. Puis la chute, l'exil, la condamnation. Qu'est devenu l'arbre ?

A-t-il été condamné-e pour sa générosité ?

L'a-t-on brûlé-e, taillé-e, puni-e à ne devenir qu'un objet pour l'humanité ?

des femmes allument des bougies au creux des arbres pour faire revenir leurs enfants perdus. Dans les hauteurs d'Azazga,

Tout autre existence qu'Adam et Eve n'a que
peu d'importance au regard des orgueilleux·se.
Seul·e et sans mélodie, l'arbre de la connaissance
meurt sans cérémonie.

La genèse met en avant la différenciation entre l'Humanité et le reste des vivant·es. L'Ancien Testament, le Nouveau Testament et la Bible continuent sur cette lancée. La parole de Dieu serait donc anthropocentrée.

Puis viens l'évangélisation, il devient important de persuader le monde entier de cette parole divine. Le doute n'a pas sa place et la concurrence doit disparaître. Alors, avec la colonisation des terres se lie l'emprise des corps et des esprits. Les croyances dites animistes, polythéistes et païennes deviennent primitives et l'évangile se doit de les purifier. Désignant ainsi les rituels et les mœurs comme hérétiques et ceux qui les pratiquent comme démoniaques. Les contes et les légendes se transforment au bon vouloir du conquérant puis la honte et le rejet s'installent entre les failles des souffrances infligées. Peu à peu, le silence prend le goût de l'acceptation.

Les colons prêchent donc la parole de leur Dieu sans laisser de place au refus. Toute résistance est décimée. Et un nombre incalculable de cultures, de coutumes, de connaissances et de croyances en font toujours les frais.

Seules les plantes se souviennent
alors

écris-les

parle-les

chante-les,

reviens aux racines de l'existence, aux géants à la peau dure,

aux feuilles poilues, duvetées, épineuses, rappeuses.

Mets tes mains et ta gorge dans la terre, laisse toi porter par le vent,

écoute leurs silences, fais rugir ta colère et fleurir ta tristesse.

On ne les écoute jamais assez. Pourtant, si tu t'approchais,

tu les entendrais parler

des paysages, des danses, des chants, des rires, des fêtes, des cris, des pas,

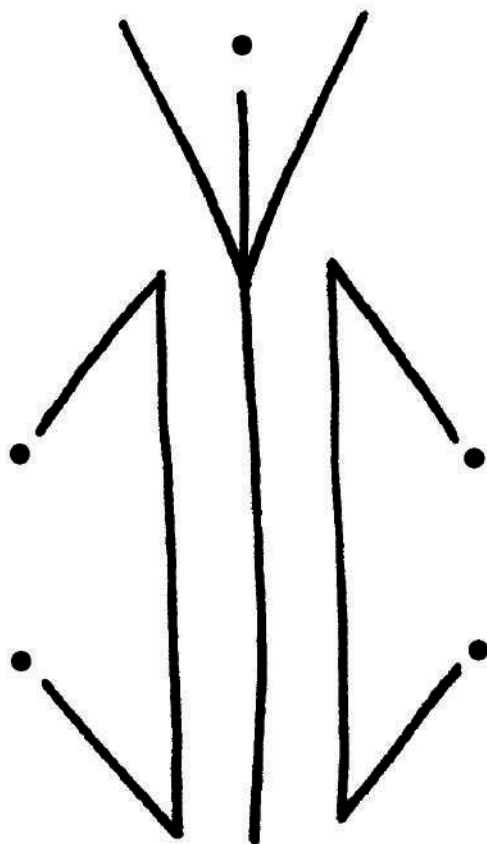
des pleurs, des naissances, des morts, de l'amour, de la violence, des armes,

du feu, de la présence, de l'absence, de la peur, de la joie, de la révolte,

des massacres, de la perte, des cicatrices, des fantômes, du regret, de la

haine, du pardon, de l'espoir

et du silence.



Ici je crache ma colère. La colère des héritier·es orphelin·es d'une culture plus ancienne, plus fragile.

Les croyances monothéistes ont écrasé, brûlé, méprisé et piétiné mon héritage. Ces religions qui prônent la paix et l'amour ont été lues et interprétées par des guerriers en soif de domination. J'ai peur que bientôt plus personne ne se souvienne des histoires de mon grand-père. Petit à petit, plus aucune femme de ma famille ne portera ses tatouages berbères et je refuse que la culture de mes ancêtres devienne une honte, un tabou ou une simple tapisserie au fond d'un musée.

L'héritage colonialiste ne tue pas que des corps, il diabolise la foi, élimine les lieux de culte et salit les coutumes et l'existence de ceux qu'il décrit comme «diabolique». Avec lui, nos déesses se transforment en sorcières et nos rituels disparaissent sous le poids de la honte et du despotisme.

Où sont les contes et les récits que les berbères chantaient le soir? Les histoires qui érigeaient les sources, les rochers, les pierres et les arbres au titre de divinités? Pourquoi offrait-on des vies à la Lune et au Soleil et quels sont les rituels pour faire danser la pluie ?!

Je n'aurais sûrement jamais mes réponses, mais
le refrain des croyances hégémoniques tourne
dans ma tête et me donne le mal de Terre. Sans
les contes et récits de nos anciens, nous perdons
nos racines, nous nous endeuillons.

Petit à petit, Tous les récits deviennent celui de
la Genèse et plus personne ne prête attention
à l'arbre défendu, plus personne ne s'intéresse
aux autres formes de vie, et il n'y a plus personne
pour faire tomber la pluie.

Quand mon grand-père est mort, avec lui, tous
les contes se sont tus, plus personne n'a chanté
les rochers, les sources ou les arbres. Il est mort
avant ma naissance et je n'ai jamais pu entendre
les contes qui construisaient tout ce pourquoi
son peuple se bat.
Ils ont étouffé le feu de nos croyances en
arrosant les braises à l'eau bénite. Mais ils
ignorent la colère, ils ignorent son écho, et tant
qu'il existe des sorcières, rien n'est perdu.

Chaque nuit,
Les esprits se réveillent et vivent où nous vivons,
marchent où nous marchons.
Rien ne nous appartient sans appartenir aux invisibles.
Nous vivons sous le même toit, à des heures opposées.

Qui sont-iels ?
Ces esprits qui se réveillent le soir pour s'endormir à l'aube.
Sont-iels nos ancêtres qui sèment nos croyances perdues ?
Est-ce elleux qui font pousser les arbres ?
La nuit iels poussent en silence sur les parois des maisons endormies.

Chuchotent-iels à tes oreilles les vérités indicibles ?
Dans un souffle,
Ma grand-mère se souvient des figuiers qui poussaient sur les montagnes
de Tadmait.
Ont-iels encore une voix ?
Sans chant, les nuages disparaissent et la mémoire devient floue.
J'aimerais qu'iels chantent jusqu'à l'arrivée du jour.



Nous ferons de nos bijoux des armures,
de nos chants des hymnes,
de nos danses des armes,
et de nos contes une mémoire retrouvée.

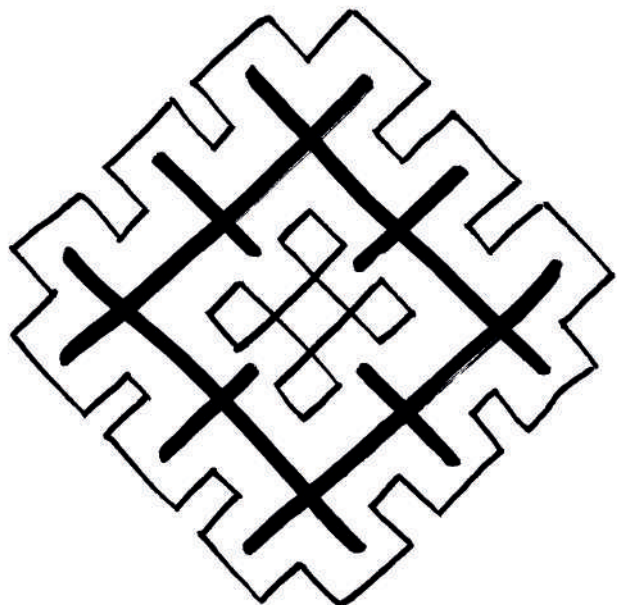
Il est de mon devoir de vous raconter le peu que je sais,
le peu qu'il nous reste.
J'honorerai mon héritage jusqu'à mon dernier souffle.
Tout comme mes ancêtres,
je conterai des histoires de lions cachés dans des rochers,
d'arbres protecteur·ices
et de femmes insoumises.

Si l'opresseur décide de me nommer sorcière
Ainsi soit-il.
Je suis une sorcière,
Nous sommes des sorcières.
Nous remplirons nos grimoires des derniers souvenirs qu'il nous reste.
Nous continuerons de faire tomber la pluie
et cultiverons de nouveaux imaginaires.

« L'évangélisation ne se limite pas à l'inculcation du dogme catholique. Entreprise de transformation complète de l'existence, elle repose sur l'élimination de toutes les traces de l'« idolâtrie ». Ce sont des savoirs, des gestes, des chants, des fêtes, des danses, des pratiques de soin qui, inspirant tour à tour le dégoût et la crainte, le mépris et la fascination, sont rapportés aux formes du paganisme antique pour subir le même traitement : la conversion. Ainsi les entités adorées par les Indiens deviennent des idoles, et ces idoles sont assimilées au démon.

Pour l'évangéliser, pour apeurer, pour culpabiliser les idolâtres, les religieux doivent les convaincre de l'existence du diable, repousser nécessaire à la croyance au Dieu unique. Afin d'en faire comprendre la menace, ils en cherchent l'équivalent parmi les divinités indigènes. Dans les Andes par exemple, les missionnaires traduisent « diable » par le terme de « supay ». »

Samir Boumediene, *La colonisation du savoir Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde »(1492-1750)*, Gand, les éditions des mondes à faire, novembre 2019, p339-340,
Diaboliques idoles



De différentes veines,
coule la même sève au parfum de révolte.
Reliées par un fil de chair et de sang.
Pourquoi ces inconnu-es me semblent-iels si familièr-es ?
Nous sommes la même plante invasive.
Arrachant l'argile sèche pour prendre l'espace aux quatre coins du monde.
Mon corps hurle les mêmes maux que le tien.
Ce chant ne s'arrête jamais, ne meurt jamais.
Il commence dans l'espace de ton reflet
et fleurit dans la gorge de ceux qui se battent.
Les corps épiés, les corps meurtris, jugés, battus, fétichisés, marginalisés,
objectifiés, esclavagisés, détruits, agressés, abîmés, tués.
Le silence n'existe plus,
il a le poids des larmes et l'amertume de l'impuissance.
Cette danse ne peut se finir que dans un cri.
Avec toi, j'ouvre la voix, je crie, je hurle, je chante, j'écris,
je chuchote à leurs oreilles.
Ils n'auront plus d'autre choix que de nous entendre. La courbe des flammes
et la tranche des larmes les réveilleront.
Pour nous, ceux qui sont parti-es, ceux qui nous rejoindrons.

Je garde la flamme de ma colère. Et écris avec ses braises.

Nous sommes de mauvaises herbes.
Nous dérangeons, piquons, brûlons, hurlons,
repoussons à chaque rayon de soleil.
Nos racines sont ancrées. Sous le poids
écrasant des rues bitumées, nous dansons
entre les failles, dans l'ombre ou à la vue de
toutes. Nos ronces nous protègent et la peur
a disparu. Nous sommes pionnières, sauvages,
vagabondes, immortelles. La tête entre les
mains, nos racines continuent de tourner. Même
sans soleil. Dans le coin le plus sombre, le plus
rejeté, le plus silencieux nous continuerons de
danser. Nul ne sert de nous purifier par le feu.
Nous ne danserons que de plus belle.



Ici, j'écris ma révolte.

Mon corps sacrilège dansera sous les chants
de résistance.

Les pieds nus je crierai dans la langue de mes
ancêtres que le combat n'est pas fini.

Qu'il y a autant d'espoir qu'il y a de sorcières.

Je marquerais sur ma peau
la colère des montagnes déchues.

Plus personne n'oubliera les vies qui se sont
éteintes sous les flammes et la haine.

Nos connaissances s'accumulent dans l'ancre
de nos âmes en cri et en silence.

L'estomac rempli de savoir incompris,
nous fleurissons de merveilles mutilées
et mutons nos déesses en sorcières pour ne
pas trop souffrir sous le fouet du prosélytisme.

Le corps des sorcières devient alors le corps
du refus, du combat,

c'est un corps en lutte, un corps hybride,
un corps qui se faufile, qui se tend, qui se bat.
Ils sont le savoir, la colère et l'insurrection.

ⵜⵜⵓⵙⵏ est une déesse Kabyle, elle représente les femmes insoumises, les femmes libres. Avec l'évangélisation et l'islamisation, son image se transforme et elle devient une sorcière et une ogresse maléfique mangeuse d'enfants comparable à la Baba Yaga.

Nous sommes les sorcières que vous essayez de brûler, mais je refuse de laisser d'autres textes, d'autres cris, d'autres discours mettre notre Terre au service de ceux qui se disent à l'image de Dieu.

Les os tordus de rage, nous marquerons la terre de nos pas. Elle se lèvera et jettera sur vos épaules bien faites le poids du regret. Y êtes-vous seulement prêts?

ⵜⵜⵓⵙⵏ

Sorcières,
Hérésie et
Sacrilège